

Entretien avec Eva Forest : les maisons de l'horreur

Autor(en): **Moreau, Thérèse / Forest, Eva**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **73 (1985)**

Heft [11]

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277732>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ENTRETIEN AVEC EVA FOREST

LES MAISONS DE L'HORREUR

C'est à l'occasion de la fin de la décennie des femmes (ONU) que j'ai rencontré Eva Forest. Elle avait été invitée par le groupe Femmes d'Amnesty pour parler de la torture et des femmes. Ceci à double titre puisqu'elle a elle-même été victime de l'arbitraire sous Franco et qu'elle dirige aujourd'hui un séminaire sur la torture. C'est en tant que psychiatre qu'avec une douzaine d'étudiant-e-s, elle rassemble des témoignages de victimes qu'elle publiera en France dans un ouvrage à paraître à la fin de l'année. Elle est l'auteur du roman **Onintze** (Editions Alinéas 1985) qui raconte le calvaire d'une jeune institutrice arrêtée et torturée au Pays Basque espagnol.

FS : Comment avez-vous été amenée à faire ce travail d'enquête ?

EF : Je suis depuis longtemps une militante sensible aux problèmes de la torture et des droits de la personne humaine. J'enseigne à l'Université de San Sébastien au Pays Basque où les arrestations arbitraires sont fréquentes. Il y a quelques années un professeur et des étudiants ont été arrêtés et sauvagement torturés. Comme on connaissait mes opinions, des étudiant-e-s sont venu-e-s me voir pour faire quelque chose. Depuis, nous avons décidé de faire ce séminaire où nous consignons méthodiquement les témoignages recueillis dans un village.

FS : Vous êtes également connue pour votre féminisme. Quels rapports établissez-vous entre ces deux causes ?

EF : L'univers carcéral, les maisons de l'horreur comme le dit si bien une des victimes, nous renvoient la caricature de notre monde, de nos idéaux et de nos préjugés. C'est un portrait chargé de la place de la femme dans notre société. Les femmes y sont confrontées à un univers supervirilisé où les seules valeurs sont celles de la violence et de la supériorité physique.

C'est ainsi que dans le fourgon qui les mène vers le lieu d'arrêt, les soldats violeront les prostituées et seulement les prostituées car ils ont le sentiment de pouvoir prendre gratuitement ce qu'il leur faudrait payer dans le monde extérieur. Et si l'on reconduit les hommes vers leur cachot après les séances de torture, la femme doit en plus faire le ménage : c'est à elle qu'incombe le nettoyage des chambres de torture et des toilettes.



FS : Pouvez-vous nous donner des exemples du machisme des geôliers, du traitement spécifique aux femmes ?

EF : Cela commence dès l'arrestation. L'intimité de la femme est immédiatement violée, on fait allusion aux fonctions féminines : « Emporte tes tamps car tu ne reviendras pas de sitôt. » « Ces nanas, je ne sais pas ce qu'elles ont à toujours saigner. » Dans le fourgon, elles sont menacées de viol puis on leur permet de « s'en tirer » avec un strip tease plus ou moins intégral. Tout le temps de leur captivité il y aura alternance d'insultes, de menaces sexuelles et de paternalisme ou de flirt.

FS : Y a-t-il des tortures pour les hommes et d'autres pour les femmes ?

EF : Oui, mais il faut exclure 20 % des cas où les tortionnaires recherchent un renseignement précis. Là il faut aller vite, faire le plus de mal possible, quitte à tuer : tous et toutes ont le même traitement. Dans les autres cas, il y a une torture « à la carte » et la torture des femmes sera spécifique. Elle ressemble au sadisme. La femme est souvent nue, une cagoule sur la tête, et avant même de pénétrer dans la chambre de torture, elle sent des dizaines de mains lui toucher les seins, pénétrer son vagin, son anus ; ils se servent de la pointe de leur mitraillette pour la pousser aux fesses. Elle sera menacée de viol avec des barres de fer, de sodomie pour la laisser vierge ou parce qu'elle a ses règles. On appliquera plus particulièrement la torture sur ses organes sexuels. On lui montrera ses

armes, lui fera toucher et caresser le pissolet dont on la menace.

FS : Vous dites qu'on emploie de plus en plus la torture blanche. Qu'est-ce que c'est ?

EF : On pratique de plus en plus la torture psychologique car elle ne laisse pas de traces. En voici un exemple. Pilar Munarriz a été arrêtée à Vizcaya en 1984. Elle avait 32 ans et était célibataire. Elle a été battue mais elle a résisté. Elle avait refusé de se déshabiller et quand elle y a été contrainte par les coups elle n'a dénudé que son torse gardant sa chemise devant elle pour cacher ses seins.

Rappelez-vous que comme les autres elle avait une cagoule et ignorait tout des lieux. Ses tortionnaires se mirent à parler entre eux : « Si on lui faisait la baignoire » « Non ! violons-la avec une barre de fer », et on lui mettait cette barre dans la main pour qu'elle se rende compte de la grosseur, puis elle a été couchée sur « la table de chirurgie ». Une fois attachée, quelqu'un lui dit : « Nous allons te pulvériser les ovaires car cela ne laisse pas de trace. » Et ils ont défait son pantalon. Elle a senti une « horrible chaleur » sur son ventre puis après de longs moments sur ses seins. Aujourd'hui encore elle ignore ce qu'on lui a vraiment fait et elle reste dans l'angoisse d'avoir été stérilisée.

FS : Pourquoi la torture est-elle si fréquente dans une Espagne démocratique ?

EF : Même s'il vaut mieux vivre dans l'Espagne de 1985 que sous Franco, c'est toujours l'armée qui est au pouvoir derrière la façade démocratique. En fait, la démocratie a renforcé la torture. Quand il y a une dictature et que vous dénoncez l'arbitraire des gens, les médias vous croient mais ici, si Amnesty dénonce périodiquement ce qui se passe, le public a du mal à y croire. Il est difficile de faire passer nos articles dans la presse espagnole. Le peuple est quelque peu anesthésié car il ignore la vérité et les intellectuel-le-s ont démissionné. Elles/ils ont acquis le goût du luxe, du confort et veulent se faire oublier. J'espère que nos livres, nos appels à l'opinion mondiale, l'évolution des rapports hommes-femmes à laquelle je travaille permettront qu'enfin un jour le monde soit délivré de ce fléau.

Propos recueillis par
Thérèse Moreau